

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Tout ce mois est inévitablement consacré au bal. Le temps est froid, triste et sombre; on ne sort guère pendant le jour, car on se lève tard; les visites se font le soir, on ne peut donc remarquer des toilettes qu'au théâtre ou dans les soirées. Nous demanderons, en conséquence, à nos aimables lectrices, la permission de ne nous occuper aujourd'hui que des vêtements de bal.

D'ailleurs l'occasion est belle; les dernières réunions dansantes du grand monde, les fêtes des Tuileries et du Palais-Royal ont peuplé notre imagination d'un nuage ou plutôt d'un flot de satin, dentelles et rubans, le tout éblouissant de pierres et d'or; nous ne saurions parler d'autre chose, il faut payer le tribut aux fantaisies admirables qui ont ébloui nos yeux.

Madame Amélie, successeur de madame Delatour, rue Neuve-Saint-Augustin, 47, a composé quelques-unes des plus jolies robes que nous ayons à signaler; nous allons essayer d'en donner une idée.

Une robe de tulle blanc lamé de marguerites en or, sur un dessous de satin blanc; la jupe de tulle relevée sur les côtés par des cordelières d'or et des agrafes. Corsage drapé de tulle lamé sur satin, petites manches en tulle rattachées, à la grecque, par des agrafes assorties.

Une robe de tulle et satin bouton d'or, toute illustrée d'apprêts en velours ponceau perlé d'acier. Cette toilette, d'un effet étonnant et tout à fait dans le goût du jour, a été très-remarquable.

Une robe de tulle bleu à trois jupes, relevées sur un dessous de satin bleu, par des chaînes de perles et des dahias de velours bleu. Sur l'ensemble, une tunique ronde en application d'Angleterre.

Une robe de gaze Chambéry blanche, ornée de satin ponceau brodé de jais blanc. La garniture est posée en bandes sur les lés de l'étoffe; elle tourne en haut du corsage et sur les manches. Des bouquets d'herbes aquatiques glacées de cristal sont posés çà et là d'une manière gracieuse et originale.

Les coiffures de madame Léontine Coudré (maison Tilman, rue de Richelieu, 104) viennent, par leur harmonie, ajouter du charme aux compositions de nos plus habiles couturières.

La coiffure grecque, en grande faveur depuis quelques jours, nous fournit des modèles d'un aspect tout nouveau. On voit chez madame L. Coudré des barrettes entourées de fruits d'or et de feuillage d'acanthé; d'autres sont semées de fleurs d'acier ou de cristal.

En coiffures de fleurs, nous citerons: des bandeaux-pouffs en marguerites-neige et grains de sorbier en corail; des pouffs de pâquerettes et bruyères scintillantes entremêlées de papillons d'or; des bandeaux de roses, recouverts de rosée et de neige et soutenus par des ornements d'acier d'un effet artistique très-réussi.

Nous ne parlons pas des diamants, bien qu'ils aient joué un grand rôle dans les fêtes officielles; on sait bien que chaque femme les sort de son écrin à l'heure du bal, et c'est un attrait magique ajouté subitement à des costumes déjà splendides sans ce luxe, le plus admirable de tous.

Nous voudrions consacrer quelques lignes au chapitre important des chapeaux. Dans quelques jours nous aurons des types de printemps. Il est trop tôt pour songer à les décrire, mais on peut affirmer dès à présent que les formes de la belle saison seront *au moins* aussi petites que nos derniers modèles.

Voici, en attendant, quelques très-jolis chapeaux de théâtre ou de visite, créés par madame Caroline Coutot, ancienne maison Coutot et Morizon, rue Monsigny, 8.

Une capote de peluche blanche frisée, coulissée en long à gros tuyaux; fond en fleurs de muguet blanc, semé de brindilles de cristal et bouclettes de taffetas bleu n° 12 tombant sur le chignon. Intérieur en bouillons de tulle malines, bandeau de velours bleu, groupes de muguet et larmes de cristal.

Une capote de velours noir, au fond composé d'un peigne d'acier avec catalane de dentelle frangée d'acier et bouquet de marabouts frisés noir et blanc. Sur la passe, des médaillons en étoiles d'acier. A l'intérieur, un bandeau assorti et des joues en tirettes de tulle blanc.

Une capote tuyautée en biais de peluche rose, semée de gouttes de cristal; ces mêmes perles forment un cordon autour de lapasse. Au fond, un chaperon de roses moussues et une catalane de blonde blanche. A l'intérieur, des roses enveloppées de tulle illusion.

Le style grec a non-seulement envahi les coiffures, mais même la coupe des vêtements; nous allons avoir des robes à la grecque dès les premiers beaux jours. Nous avons vu déjà une veste grecque créée par l'intelligente maison de la *Balayeuse*, place Vendôme, 4. Le modèle est si joli et son avenir est tellement assuré, que nous laissons à nos prochaines gravures le soin d'en propager la forme.

Quant aux détails de confection, les voici: l'étoffe est de velours ou cachemire, brodé et orné de galons riches, genre oriental, mêlés d'acier. Doublure de taffetas blanc.

La *Balayeuse* a des pèlerines et des canezous à la grecque, ainsi que des apprêts charmants pour composer la coiffure en vogue. Ces apprêts sont toujours des bandelettes de velours ou satin brodé d'or, d'acier, de perles blanches ou de jais. Les perles blanches sont le *nec plus ultra* du genre.

Comme les robes sont toujours très-décolletées en toilettes du soir et que les manches presque invisibles protègent peu le tour des épaules, madame *Franquet*, propriétaire des magasins de la *Balayeuse*, a composé pour ses clientes plusieurs modèles de guimpe d'intérieur, en crêpe et dentelle, dont la grâce décente a été fort appréciée dans les hautes régions.

On dit (nous donnons cette nouvelle sous toutes réserves et nous prions de remarquer que nous ne la plaçons pas dans la partie officielle de notre *Moniteur de la Mode*) que l'on portera des corsages décolletés durant toute la belle saison et que les tailles montantes seront reléguées dans les modes grand-maman.

La veste *Senorita* en dentelle va devenir un objet de première nécessité.

Nous aimons à propager les confections en dentelle, parce que nous pensons qu'elles sont vraiment l'apanage des femmes élégantes. Si le chantilly ou la guipure paraissent d'un prix trop élevé pour des objets tout à fait de fantaisie, on peut se procurer toutes les nouveautés en dentelle Monard, laquelle est très-jolie, fort solide et d'un prix relativement très-inférieur.

Nous voyons dans les magasins de M. *Monard*, 42, rue des Jeûneurs, un assortiment très-séduisant de volants de dentelle, pèlerines, voilettes, barbes pour coiffures, catalanes, ceintures à bouts flottants, rondes pour sorties de bal, enfin tous les accessoires dont la dentelle noire peut illustrer nos toilettes de ville ou de soirée. C'est un remarquable progrès industriel que la fabrication d'une dentelle élégante et toute spéciale à la portée de toutes les fortunes.

Le foulard, lui aussi, fait aux autres soieries une concurrence d'autant plus sérieuse qu'elle est parfaitement loyale. Une robe en très-beau foulard ne coûte que la moitié du prix d'une robe de satin ou beau taffetas, et, dans une foule de circonstances, elle mérite d'être préférée.

Nous ne saurions douter du succès de la robe de foulard pour la saison prochaine, surtout après avoir vu la belle collection des nouveautés de la maison du *Comptoir des Indes*, 129, boulevard de Sébastopol.

Nous signalons quelques dessins :

Fleurs de printemps, cassissier d'Amérique sur fonds clairs ;
Plumes jetées, principalement sur fond bois de rose ;
Feuillage de fougère, dessin espacé sur teintes neutres ;

Rayures imitant un entre-deux de guipure, sur gris blanc, lilas ou maïs ;

Petit semis d'hirondelles sur teintes neutres ;

Fleurs et fruits de fraisier en camaïeu ;

Myosotis en camaïeu, dessin espacé en fleurs de violettes, sur fond pâle, d'une nuance assortie, mais plus claire ;

Large rayures coupées d'écussons ;

Branches de roses, enlacées de petites feuilles ;

Semis d'étoiles sur fonds bleu, vert de lumière ou lilas ;

Dessin grec en rayures ombrées ;

Pastilles et rayures de tous les tons, sur fonds blanc, bleu, vert de lumière, lilas, maïs, gris, gizelle ou cendres de rose.

Telles sont les principales nouveautés contenues dans la collection des échantillons, que le *Comptoir des Indes* expédie *franco*, comme l'année dernière, malgré la prodigieuse augmentation du volume et du poids.

Que fera-t-on en confections de sortie ? Voilà ce qu'on nous demande de tous côtés.

On ne peut encore rien affirmer, mais il est probable que les vêtements courts, vestes et petits paletots, ont de grandes chances de succès.

Les ornements en galons cachemire, les franges à pampilles, à pendeloques, à bouilles, avec jais, cristal, nacre, acier ; les boutons ronds très-bombés ; les boutons ovales en nacre, les franges algériennes : voilà ce que nous allons voir sous peu de jours.

La mode sera folle et fantaisiste, sous le soleil comme sous les lustres.

Nous sommes à nos postes pour tout enregistrer, et rien n'échappera à nos plumes, non plus qu'à nos crayons.

La maison de la *Reine des abeilles*, 317, rue Saint-Denis, offre aux élégantes tous ses talismans de beauté dont la réputation est universelle. Nous rappelons ceux qui sont absolument nécessaires à cette époque de brusques transitions dans la température.

La crème de beauté, rose et diaphane, pour la fraîcheur du teint ; la crème Pompadour qui prévient et efface les rides. Voilà pour la figure.

Pour les soins de la toilette : l'acidule de violettes et la rosée des abeilles.

Pour la chevelure : la pommade Duchesse et la pommade au baume de violettes de Parme.

Pour les mains : la veloutine à la thridace et le savon royal de thridace.

Pour le linge et les parfums à porter avec soi : le bouquet de Medina-Cæli, le bouquet impérial, et surtout l'extrait de violettes d'Italie, triomphe de la *Reine des abeilles*.

N'est-ce pas là un véritable arsenal de coquetterie ? Tous les talismans de la beauté, dont nous ne citons qu'une faible partie, sont désignés dans le livre de M. Louis Claye, propriétaire actuel de la maison *Violet*.

Marguerite DE JUSSEY.



Carboneau

Plaque N° 6.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Toilette de bal (voyez la description page 2 de la couverture).

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE

Ce mois-ci est le moment du supplice pour les jolis enfants, et quelle mère ne croit pas son enfant joli ! Donc c'est l'époque des bals costumés où ces petits êtres chéris figurent comme s'ils étaient grands, avec toute la fatuité ou la coquetterie de leur sexe.

Autrefois ils pouvaient être charmants et heureux, car la mode leur permettait les déguisements les plus commodes : on les habillait en matelots, en arlequins, en paillasses, en laitières, en bergères plus ou moins pompadour ; puis on leur disait : — Allez ! et amusez-vous ! — et ils prenaient ce conseil à la lettre, car ils se divertissaient de tout leur cœur.

Mais aujourd'hui la mode a fait de si immenses progrès, chez les petits et chez les grands, que se costumer est devenu toute une affaire.

Voyez ces pauvres êtres que l'on doit conduire à un bal costumé d'enfants, donné par la princesse de Metternich ; on commence par les mettre en retraite, pour que leur teint soit aussi frais que les déguisements, encore plus riches que jolis, qui ont été choisis pour eux ; on les laisse peu manger, de crainte de quelque indigestion, et on les envoie se coucher de bonne heure pour que leurs traits soient plus reposés. Si en jouant ils se laissent tomber, durant ces jours qui précèdent leur triomphe, on les gronde au lieu de les plaindre, tant on a peur qu'une égratignure ou un noir ne viennent les défigurer ; et comme ils pleurent parce qu'ils ont été grondés, on les gronde encore plus fort parce qu'ils pleurent, ce qui rend les yeux rouges.

Le grand jour arrive enfin ! C'est un charmant costume de papillon que doit porter la jolie petite fille de madame de G..., elle y entre avec peine parce qu'il est très-collant, très-brillant et très-roide.

— Maman, dit-elle d'une voix plaintive en étendant ses petits bras, ça me serre, ça me tire, ça me gêne...

— Tu t'y feras, mon enfant ! dit la tendre mère en l'admirant avec amour, tu es si jolie comme cela !...

L'enfant sourit et dévore les larmes qui étaient prêtes à sortir de ses yeux ; cependant son supplice paraît redoubler.

— Maman, dit-elle encore d'une façon lamentable en montrant ses entournures, ça me pince là-dessous.

La mère sourit en l'embrassant, tout en lui disant encore :

— Ce n'est rien, ma chérie ! ce sont tes ailes qui tirent un peu tes manches, n'y fais pas attention et tu ne t'en apercevras plus.

Puis, grâce encore à ces ailes, et aux paillettes de sa robe, la pauvre enfant ne peut pas s'asseoir ; on n'ose pas l'envelopper ; enfin elle arrive au bal, triste, glacée, mais d'une fraîcheur éblouissante, et ce sont les compliments dont on l'accable qui seuls lui redonnent un peu de gaieté et de désir de s'amuser. Et on ne veut pas que les femmes soient coquettes quand on les élève ainsi ! Car avec quelles paroles a-t-on soutenu le courage de la pauvre petite ? avec celles-ci : — Il faut souffrir pour être belle ! — maxime admirable, refrain consolateur avec lequel on mène au supplice tous les martyrs de la vanité ; mais qui ne se trouve pas dans l'Évangile pour conduire à la vertu.

Heureusement que si on leur donne de la coquetterie, à ces pauvres enfants, on leur donne aussi de la charité ! — Et à ce sujet je peux vous raconter une assez plaisante aventure.

La famille de Rothschild est excessivement bienfaisante et elle ne se contente pas de donner l'argent chez elle, elle le porte encore à domicile à ces pauvres qui sont trop honteux pour venir le demander.

Or, dernièrement une des jeunes femmes de cette riche maison monta dans une pauvre mansarde pour visiter une de ses humbles clientes, en voulant donner de bonne heure une leçon de charité à son enfant ; elle se fit accompagner par lui, lui remettant un joujou qu'il devait offrir au petit garçon de la misérable femme qu'on allait soulager.

On arrive dans la mansarde, et pendant que la jeune baronne s'approche de la malheureuse, le petit baron s'approche également du petit malheureux pour lui donner son joujou ; mais celui-ci se recule avec une sauvage maussaderie.

Sa mère le reprend aussitôt vivement :

— C'est mal ce que tu fais là, lui dit-elle, et dépêche-toi bien vite d'aller demander pardon à celui qui nous donne notre pain.

Le petit pauvre s'approche aussitôt du petit Rothschild en ouvrant de grands yeux stupéfaits ; puis, après l'avoir regardé quelques instants avec curiosité, il se prit à lui dire :

— C'est donc toi, qu'est bon Jésus?...

Vous comprenez la stupeur des deux femmes à cette demande qui s'expliqua bientôt ! — Matin et soir, la pauvre ouvrière faisait adresser par son fils une prière au bon Jésus pour qu'il leur envoyât du pain ; et comme sa mère venait de lui dire que c'était cet enfant qui leur en apportait, du pain, il en avait déduit que c'était le bon Dieu ; tandis que ce n'était que la Charité, sa fille !...

De là à Thérèse dont on parle tant en ce moment, il y a un grand pont ; mais nous allons le franchir pour que je puisse vous dire que nous devenons fous tous à fait à Paris en ce moment ; ainsi croiriez-vous que cette prima donna de l'Alcazar est très-recherchée pour chanter dans les plus grands salons : on la paye très-cher, c'est certainement la seule raison qui lui donne du prix, car je vous avoue, moi, qui ai eu le triste honneur de l'entendre, que c'est affreux plutôt qu'agréable et ignoble plutôt que plaisant ; mais je vais vous raconter la petite soirée où je l'ai entendue.

Un vieux garçon fort riche, voulant faire une politesse aux dames de sa connaissance qui désiraient savoir *de visu* ce que c'était que Thérèse, s'arrangea de façon à avoir un soir cette chanteuse chez lui. Cela lui coûta bien mille francs, s'il vous plaît, un peu moins que la Patti et beaucoup plus que les grands artistes du jour ! Donc, il convia un escadron de dames qui arrivèrent enchantées *in petto*, mais portant un collet tremontant au physique et au moral : aussi quand Thérèse parut, décolletée jusqu'à la ceinture et la bouche souriante jusqu'aux oreilles, elle éprouva un embarras véritable :

— C'est drôle, dit-elle à *mezzo voce* à celui qui lui donnait le bras, le cœur me bat... me bat tout de bon... ; à l'Alcazar ça m'est égal... mais ici toutes ces femmes... »

Et en effet, le froid regard que toutes ces dames lui jetant lui montrait bien qu'il y avait un rempart de glace entre ees. Elle chanta, à mon avis, fort mal, absolument comme une femme avinée du pilier des halles. Puis, entre chaque chansonnette, elle se retirait dans un petit salon qui avait été préparé pour elle, et où tous les hommes la suivaient... Et ces messieurs viendront prêcher la morale à leurs femmes ou à leurs filles, sans se préoccuper si une semblable conduite ne doit pas donner très-fort à réfléchir à celles-ci : car enfin s'éloigner des dames comme il faut pour se rapprocher de celles qui ne le sont pas, n'est-ce pas d'un bien fâcheux exemple !...

Le duc de Galiéra, à une très-grande soirée, où étant de très-grandes dames, a voulu aussi avoir Thérèse, et on dit

même..., mais je m'arrête, car je parlerais trop, et trop parler nuit, dit-on aussi.

En ce moment, Paris s'amuse; on danse un peu partout, depuis les hauteurs officielles jusqu'au plus petit degré; c'est le carnaval et on montre qu'on s'en souvient, car les bals costumés surtout se comptent par douzaine. Or, dans un de ces bals, il fut dit un bien joli mot par un certain marquis de très-vieille roche.

C'était chez un de nos financiers millionnaires. Ce même marquis y portait un habillement provenant de la défroque de ses aïeux; le tout pailleté: habit, veste, culotte, enfin d'un très-joli effet, du moins pour qui aime la couleur locale; mais sans doute cette couleur plaisait peu au maître de la maison, qui se prit à dire à son invité d'une façon fort peu courtoise:

« — Quel diable de costume avez-vous donc là, M...? il est tout drôle!... »

« — C'est un habillement de marquis d'autrefois et qui a appartenu à mon grand-père, répondit celui-ci en saluant. Puis il ajouta avec un léger sourire: Je crois, cher monsieur, que, si tous ceux qui sont ici avaient mis l'habit de leur grand-père, comme moi, ce ne serait pas le mien que l'on trouverait le plus drôle? »

Le monsieur fit promptement demi-tour en entendant ces paroles, puis il s'éloigna au plus vite, saisi d'un frisson, à la seule pensée de la métamorphose que subirait son costume si cet horrible cas se présentait.

Ce dont on peut tirer cette morale: c'est qu'avant tout, il faut être poli, même quand on est cousu d'or et surtout quand on reçoit les gens chez soi.

La baronne DE V...

PÊLE-MÊLE

La série des grands bals officiels poursuit joyeusement son cours. Celui de l'hôtel de ville a été des plus brillants, et cela promet pour le second de la saison. Plus de trois mille personnes se pressaient, dit-on, dans la grande galerie des Fêtes. On remarquait, entre autres personnages, le fils du vice-roi d'Égypte et son ambassade; l'ambassade de Perse; M. Mon, ambassadeur d'Espagne; M. et madame de Metternich, M. et madame de Errazu, madame la duchesse de Cambacérès, MM. de Niewerkerke, du Sommerard, Auber, Victorien Sardou, etc., etc.

L'orchestre, composé de 140 musiciens, était dirigé par Strauss. C'est dire quel entrain a régné durant toute la nuit.

Une autre soirée a eu lieu, il y a peu de jours, et à celle-là nous devons une mention particulière. Les salons du Palais-Royal se sont ouverts pour la première fois depuis la mort du prince Jérôme, et l'on peut dire que jamais, depuis bien longtemps, on n'avait vu à Paris plus brillante réunion.

L'empereur et l'impératrice sont restés à peu près jusqu'à une heure du matin.

L'impératrice avait une robe de tulle verte toute brodée et toute semée de roses thé, de l'effet le plus doux et le plus délicat. Les plus beaux diamants du monde brillaient au cou, aux oreilles, dans la coiffure de Sa Majesté, et pendaient comme des franges à sa ceinture.

La princesse Clotilde était en tulle rose, avec des feuillages verts bordant sa jupe, serpentant, remontant gracieusement jusqu'au corsage. Des émeraudes, comme on n'en voit guère que dans les contes de fées, se mêlaient à ses diamants pour produire le plus brillant et le plus harmonieux effet.

L'empereur portait l'habit bleu, le gilet blanc, le pantalon blanc. Le prince Napoléon était tout en noir, avec le pantalon collant et les bas de soie.

Leurs Altesses les princesses Mathilde et Anna Murat étaient en blanc.

Madame la duchesse de Morny portait une coiffure et une toilette du goût le plus fin et le plus rare: robe de tulle blanc, relevée de satin mauve, coiffure de bandelettes mauves et de camellias blancs.

Le prince et la princesse Napoléon ont fait les honneurs de leurs salons avec une grâce parfaite. On remarquait la simplicité

de bon goût avec laquelle la princesse Clotilde se mêlait à tous les groupes.

Les invités étaient en habits de ville; les dames, et surtout celles du corps diplomatique, étincelaient de perles et de diamants.

La fête, à laquelle concourait l'orchestre de Strauss, s'est prolongée jusqu'à trois heures, avec la même animation et le même éclat.

On sait que le 28 février doit voir l'apparition du premier volume de la *Vie de César*, par Napoléon III.

D'après le *Daily News*, le même auteur ferait paraître immédiatement après cet ouvrage, ce qui nous mènerait en 1866, un nouveau livre intitulé: *Henri IV et sa politique*.

La feuille anglaise ne dit pas si le nouvel historien posera ensuite sa candidature à l'Académie française. C'eût été pourtant l'occasion.

Dans une magnifique et terrible apostrophe, Isaïe s'adresse aux filles d'Israël qui cherchent à être plus belles en s'attachant aux oreilles l'or de la Phénicie et les perles d'Ophir. — « Vous êtes la ruine d'Israël, » leur dit-il. — *La Revue de Paris*, excellente publication qui, pas plus que le *Moniteur de la Mode*, ne tient à s'ériger en prophète, en censeur inflexible des travers et des abus du jour, ne va pas jusqu'à prétendre que des pendants d'oreilles de telle ou telle forme, de tel ou tel métal, soient une cause de dépérissement absolu pour la patrie française. Non, mais sans prendre un ton si sévère pour un caprice de la mode, notre confrère estime, avec raison, qu'il y a bien néanmoins quelque chose à dire sur cet enjolivement nouveau, si vivement adopté par les Parisiennes d'à présent et qu'elles suspendent au-dessus de leur col avec une préférence marquée.

« Il est clair, dit très-bien la spirituelle *Revue*, que les pendants d'oreilles d'aujourd'hui, si charmants quand ils sont portés par les jeunes, sont une vieillerie vénérable, peut-être la même qui suscitait la colère d'Isaïe, et assurément une mode qui nous vient des reliques étrusques du musée Campana. Il paraît qu'on vient d'en jeter dans le commerce de Paris pour une somme de douze millions. Ce ne serait rien, douze mil-

lions, s'il ne s'agissait que de dessins grecs ou latins. Autant ces modèles-là que d'autres, et même ils valent mieux que beaucoup d'autres. Mais, par malheur, on innove dans un sens un peu trop moderne. Ainsi, au nombre des pendants d'oreilles que les faubourgs aristocratiques ont le plus adoptés, on voit deux étriers en or évidemment inspirés par nos mœurs de turf et de steeple-chase.

» Imaginez-vous dans un salon une femme avec des étriers d'or aux oreilles, on dira : — Voilà qui est bon ton ; — voilà la fleur de la mode. — Mais seule à seule avec un interlocuteur, à quelle bizarre grammaire ces étriers ne pourront-ils pas donner lieu, si l'interlocuteur est véritablement un homme du jour ? Quelles métaphores risquées cet appendice de la vie de cheval ne fera-t-il pas naître ? — Après tout, il n'y a réellement rien de gracieux ni d'élégant, on en conviendra, dans le fait d'avoir des étriers à ses oreilles.

» Dans d'autres dessins, on voit une grappe de rondelles d'or qui suggèrent l'idée d'une grappe de pièces d'or, je veux dire de pièces ayant cours, de louis et de napoléons. Cette fois-ci, ce n'est plus l'effrayant prophète hébreu, c'est Juvénal, le satirique romain du temps des Césars, qu'il s'agit d'invoquer. Il a crié, vous le savez, avec la plus louable éloquence et une énergie héroïque, contre tout ce qui peut corrompre l'œil de la femme, et, en première ligne, il plaçait l'or et l'argent monnayé. Ces pendants d'oreilles, qui éveillent la pensée du marché ou du luxe à tout rompre, sont donc encore une chose à condamner.

» Hélas ! ce n'est pas tout. En fait de boucles d'oreilles, le grotesque se trouve en ce moment en regard des convoitises. Dans les plus beaux magasins et, par conséquent, dans le beau monde qui va s'y pourvoir, on étale à présent des pendants d'oreilles qui ont la forme d'une paire d'épaulettes de colonel. Est-il donc vrai, ô Parisiennes, vous, qui d'ordinaire avez si bon goût et tant d'esprit dans le choix de ce qui peut vous embellir, est-il vrai que vous consentiez à vous fixer aux oreilles des épaulettes de colonel ? Comment combattre une telle tendance ? »

La *Revue* espère qu'il suffira de signaler le fait. Espérer ne coûte rien, mais nous doutons pourtant de l'efficacité du remède.

Au moment même où l'on annonçait le mariage d'un de nos auteurs dramatiques les plus distingués, M. Félicien Mallefille, éclatait la nouvelle de la mort d'un véritable artiste, Eugène Deveria, qui fut, à son heure, un des plus beaux espoirs du romantisme naissant.

Il faut lire le beau portrait que vient de faire de ce peintre d'histoire un écrivain dont la plume, elle aussi, tient vraiment du pinceau. Théophile Gautier, — on devine bien que c'est de lui que nous voulons parler, — nous reporte vers 1827, date de la naissance artistique d'Eugène Deveria.

« C'était alors un beau jeune homme, de grande taille, d'une sveltesse robuste, à la mine fière et hardie ; il portait les cheveux coupés en brosse, des moustaches retroussées en croc, une longue barbe pointue, « effroi du bourgeois glabre ». La barbe, si généralement admise aujourd'hui, paraissait encore à cette époque une chose farouche, barbare et monstrueuse. Mais les peintres romantiques ne tenaient pas à réaliser l'idéal du parfait notaire ; ils recherchaient tout ce qui pouvait les distinguer des philistins. Eugène Deveria avait le goût des ajustements fastueux comme un Vénitien du seizième siècle. Il aimait le satin, le damas, les joyaux, et se serait volontiers promené en robe de brocart d'or comme un Magnifique de Titien ou de Bonifazio. Ne pouvant porter tout à fait le costume de son talent, il essayait de modifier l'affreux habit moderne. Ses fracs évasés, rejetés sur les épaules, faisaient miroiter de

larges revers de velours, et dégagaient la poitrine bombée par des gilets en forme de pourpoint. Ses chapeaux rappelaient le feutre de Rubens. De fortes bagues avec des pierres gravées pour chaton, d'épaisses chevalières d'or brillaient à ses doigts, et quand il allait dans la rue, un ample manteau drapé à l'espagnole complétait ces élégantes excentricités pittoresques.

» Ces fantaisies de costume sembleraient étranges maintenant, mais alors on les trouvait naturelles : — le mot *artiste* excusait tout, et chacun, poète, peintre ou sculpteur, suivait à peu près son caprice. »

Élève de Girodet, Eugène Deveria a beaucoup produit, sans tenir pourtant toutes les espérances qu'il avait fait concevoir. Le musée du Luxembourg possède son chef-d'œuvre : la *Naissance de Henri IV*.

**

Ce n'est pas tout vraiment que de songer aux morts, il faudrait aussi ne pas oublier les vivants. Un de nos collaborateurs, M. Xavier Eyma, signalant, il y a huit jours, quelques-unes des œuvres dignes d'attention qui se sont récemment montrées à l'horizon littéraire, a mal rempli sa tâche, et nous tenons à ce qu'on le sache. Il a passé sous silence, — c'était pure modestie de sa part, bien certainement, — un charmant livre intitulé : *Chroniques et fantômes du Nouveau Monde*. Scènes originales et variées, mœurs bizarres minutieusement étudiées, tableau complet de la vie qu'on mène de l'autre côté de l'Atlantique : voilà ce livre. M. Eyma est un peintre fort impartial. Il ne nous dit pas s'il aime ou s'il déteste. Il se contente de découvrir ce qu'il a observé, afin que tout le monde puisse voir comme lui-même. Il se déclare satisfait dès qu'il est parvenu à faire entrer dans les esprits des notions justes. N'est-ce pas le but vers lequel devraient tendre tous les écrivains ?

**

Nous parlons généralement avec un certain dédain des peuples chez qui l'on se sert de petits morceaux de bois ou de ses doigts en guise de fourchettes. En France, nous avons toujours été plus délicats et plus raffinés. Cependant, ainsi que le fait remarquer la *Presse*, la fourchette y était encore inconnue en l'an mil. On piquait sa viande avec son couteau. Le couteau, lui, remonte au premier sacrifice et à la première bataille. Il servait à découper à table la chair des victimes dont il avait entr'ouvert les flancs sur l'autel.

Les assiettes ont été d'abord et tout naturellement des tranches de pain coupées en rond. C'est la porcelaine des héros de Virgile dans l'*Enéide* et des bergers des églogues, celle aussi dont on se servait en France même à la fin du quinzième siècle. Il en est question dans le cérémonial du sacre de Louis XII. Après le repas, on donnait les assiettes à dévorer aux pauvres.

Les serviettes sont venues tard. C'est à Reims que furent faites les premières ; on les offrit à Charles VII quand il vint se faire sacrer en 1429. Toutefois l'usage s'en répandit lentement, et n'en devint commun qu'un siècle plus tard. Quelques années avant Charles-Quint, on s'essuyait encore les doigts et les lèvres à la nappe, quand il y en avait.

On sait qu'à cette heure encore les écuelles de la Basse-Bretagne sont des trous pratiqués dans l'épaisseur des tables.

**

Une scène d'un vif intérêt s'est passée à l'avant-dernier bal de l'Opéra. Comme elle a eu pour résultat final une bonne action, elle doit forcément intéresser nos lectrices.

Deux Espagnols regardaient de tous leurs yeux un quadrille



Le Bonnet *Juste David*
 L'Imprimeur Imp. & Litographe, 38, Paris Ad. Coulaud Ed. à Paris 771

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Coiffures de la M^{me} Ernest Carpentier & Louise Grand, 37, Meubles de M^{me} Morison et de Rigles & de la M^{me} Michodière, 6.
 Coiffures par H^e de Bisterweld, Faub^g St. Honoré, 52. Plumes et Fleurs de Herpin Leroy à la Belle Marée, Rue Montmartre, 130.

Coiffures de F. Monard & des Tanneurs, 42 - Corssets de la M^{me} Simon & St. Honoré, 183

Robes et Passementerie A la Ville de Lyon Chaussée d'Antin, 62. Parapluies de Violet, J^e de S. M^{te} Impératrice, & St. Louis, 317.

Entered at Stationer's Hall LONDON, S. O. Boston Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W.C. MADRID La Correo de la Moda, P. J. de la Pena

... d'interdire qu'
... les q
...
... termin
... de la bande, lui
... paraisse
... dire votre
... de réponde
... le vol esq
... sur la fin
... vous dire
... que j'ai, mon
... c'est que ce n
... obligé de r
... pourquoi fai
... monsieur
... pas de pain
... c'est
... se répor
... après l'en a
... de jernit.
... de la locis du
... d'été une fa
...
... de cheval

... solennit
... Française.
... K. Seloy, soci
... maître et de co
... me-éx us à no
... des Indonape
... les la lers e
... l'espace qu
... de dire que
... premier rang d
... Apollon,
... vous j'ai
... de vie,
... peut en
... des meilleurs
... d'explication d'
... de mes parents
... Louis II de Cast
... de l'opéra. On pe
...
... amant le
... de M. Octav
... en rendre o
... permettra d'
... Rochet et P
... : Suez, non
... dont le ma
... que au
... d'Alphonse Am
... de Thibault-François

où se démenaient quatre pauvres diables revêtus d'excentriques costumes tels que seule la tradition de l'Opéra a su nous les conserver.

Le quadrille terminé, l'un des Espagnols, s'adressant au principal de la bande, lui dit :

— Vous paraissez singulièrement vous amuser, mon ami : donnez-moi donc votre recette.

Au lieu de répondre, le pauvre homme se retourne, et l'Espagnol le voit essuyer une larme qui, malgré lui, traçait un léger sillon sur la farine dont son visage était couvert.

— Qu'avez-vous donc ? lui dit-il avec un réel intérêt.

— Ce que j'ai, monsieur, lui répond le pierrot d'un ton bourru, c'est que ce matin j'ai enterré mon enfant, et que ce soir je suis obligé de rire.

— Mais pourquoi faire ce métier ?

— Pourquoi, monsieur ? c'est que ma femme est malade, qu'il n'y a pas de pain à la maison, et qu'en paraissant gai je gagne six francs : c'est du pain pour trois jours.

L'Espagnol ne répondit pas, mais il mit la main dans sa poche, et, après l'en avoir retirée, la glissa furtivement dans la poche du pierrot.

Il y avait dix louis dans la bourse qu'il avait donnée au malheureux ; c'était une fortune, c'est-à-dire du pain pour plus de deux mois.

* *

La viande de cheval commence, paraît-il, à être goûtée

comme elle le mérite : après les hippophages de Lyon, voici les hippophages de Paris.

Un banquet a réuni ces derniers au Grand-Hôtel, mais le nombre est peu considérable encore de ceux qui n'ont pas de préjugés alimentaires et qui pensent que le cheval pourrait bien passer dans la consommation, à titre d'aliment auxiliaire. C'est le cas de rappeler le mot attribué par un caricaturiste à un cheval de cabriolet : — *Qu'on nous attèle ou qu'on nous mange, qu'importe ! c'est toujours nous qu'est le bœuf.*

Après le repas des hippophages, on parle aujourd'hui d'une réunion intéressante qui aurait lieu aux Frères-Provençaux vers la fin du mois. Les membres de la Société d'acclimatation font préparer un banquet où l'on ne mangera que des viandes et des végétaux exotiques et aussi inconnus que possible. On avait pensé à remplacer les bœufs gras par des chevaux, mais le temps manque. Attendons à l'année prochaine.

* *

A propos des bœufs gras, n'oublions pas d'annoncer que ceux de ces intéressants quadrupèdes qui auront l'honneur (le mot n'est pas de nous) d'être promenés pendant les jours gras, puis tués et dépecés le mercredi des cendres, se nomment dès à présent le *Vieux garçon*, *Roland* et le *Capitaine Henriot*. Honneur à MM. V. Sardou, Mermet et Gevaert, qui, de par leurs récents succès, se trouvent ainsi les parrains des trois victimes !...

Robert HYENNE.

THÉÂTRES

Une véritable solennité a eu lieu samedi dernier, 18 février, à la Comédie-Française. On y donnait la représentation de retraite de M. Geffroy, sociétaire doyen. M. Geffroy, dont le double talent de peintre et de comédien n'est plus à louer, appartenait depuis trente-six ans à notre première scène littéraire ; il y avait débuté dans *Andromaque* le 17 juin 1829, et la liste des rôles qu'il a créés depuis lors est si longue, qu'elle pourrait à elle-seule remplir l'espace que nous consacrons aux théâtres. Qu'il suffise donc de dire que, depuis trente ans, M. Geffroy s'est trouvé au premier rang du mouvement littéraire et dramatique de l'époque. Ajoutons, en saluant la retraite d'un de ces acteurs rares qui ont voulu joindre à un vif amour de l'art une irréprochable dignité de vie, que la Comédie-Française et le théâtre contemporain perdent en lui un des hommes les plus estimables, un des meilleurs artistes qu'il nous ait été donné de voir. Sa représentation d'adieu a été d'autant plus intéressante, au point de vue purement artistique, qu'il nous a rendu pour un soir le *Louis XI* de Casimir Delavigne, avec Beauvallet dans le rôle de Coytier. On peut se figurer le succès remporté par les deux artistes.

Nous avons annoncé la mise à l'étude, au Vaudeville, de la pièce nouvelle de M. Octave Feuillet : la *Belle au bois dormant*. Nous aurons à en rendre compte dans notre prochain numéro, et cela nous permettra d'attendre la comédie en un acte de MM. Henri Rochefort et Pierre Véron, reçue au même théâtre sous ce titre : *Sauvé, mon Dieu!* Puisse ce premier-né d'un spirituel écrivain, dont le nom n'a pas encore affronté la rampe, obtenir un succès que nous souhaitons également aux *Roses jaunes*, d'Alphonse Karr, comédie en un acte, mais en vers, lue et reçue au Théâtre-Français.

Le début de mademoiselle Vitali, au Théâtre-Italien, a on ne peut plus complètement répondu à notre attente. Le rôle de Gilda, de *Rigoletto*, lui a porté bonheur, et nous avons, d'accord avec tous nos confrères, à constater un de ces succès vraiment rares à notre époque. La voix de mademoiselle Vitali, à vrai dire, est des plus sympathiques, très-élevée en outre et conduite avec beaucoup de talent. Comédienne et chanteuse tout à la fois, la jeune débutante a eu sa bonne part d'une victoire à laquelle ont vaillamment concouru Fraschini, Delle-Sedie et madame de Méric-Lablache.

Pendant que nous parlons du Théâtre-Italien, n'oublions pas de mentionner un fait malheureusement extraordinaire : la préparation d'un opéra nouveau pour la France. On donne aujourd'hui comme prochaine la représentation de l'œuvre du maestro Graffigna : la *Duchessa di San-Giuliano*, dont les rôles sont confiés à mesdames Charton-Demeure, de Méric-Lablache, et à MM. Fraschini, Agnesi et Delle-Sedie.

De la salle Ventadour au Palais-Royal, il n'y a qu'un pas. Franchissons-le ! Aussi bien les *Jocrisses de l'amour* en valent la peine, grâce à MM. Th. Barrière et Lambert Thiboust. Ce n'était pas petite affaire que de bâtir trois actes irréprochables sur un tel sujet, et il faut bien avouer que les deux auteurs, malgré tout leur talent, n'ont pu s'en tirer sans sacrifier à l'exagération. Pour moi, je le dis tout net, ils me paraissent plus dignes de compassion que sujets à raillerie, ces pauvres Jocrisses de l'amour, innocentes victimes que l'amour se fait un jeu de mener par le bout du nez. S'ils sont grotesques souvent, ils sont parfois tragiques aussi : ce côté-là me fait oublier l'autre. Et puis, comme le disait très-bien l'autre jour M. de Pène, ceux auxquels l'amour n'a pas mis son bandeau mythologique sur

les yeux, c'est qu'ils n'aiment pas, et mieux vaut être, en matière amoureuse, un jocrisse qu'un esprit fort. La folie des jocrisses de l'amour est ridicule, soit; mais, toutes les dames le savent, le ridicule est voisin du sublime.

Ces courtes réflexions faites, nous ne demandons pas mieux que de prendre acte du succès recueilli par la pièce de MM. Barrière et Thiboust, dans laquelle ont lutté de verve, comme de coutume, MM. Geoffroy, Hyacinthe, Gil-Pérez, Lhéritier, Priston et mademoiselle Paurelle.

Peut-être vous étiez-vous imaginé qu'il n'y avait plus de mousquetaires possibles, après ceux d'Alexandre Dumas et de l'Opéra-Comique? Erreur! Voici encore, de par MM. Paul Féval et Anicet Bourgeois, le *Mousquetaire du roi*, un jeune gentilhomme, quelque peu cousin de d'Artagnan, non moins brave que son épée, amoureux comme on l'est à vingt ans, qui vient de s'emparer de la scène de la Gaité et qui semble disposé à s'y maintenir le plus longtemps possible. Il y a de tout dans ce drame : des duels, des scènes d'auberge, des complots ourdis et

dénoués, des déclarations d'amour, tout cela mené avec une rapidité, un entrain, une verve qui vous captivent. On ne peut qu'applaudir au talent dont Berton, Brindeau et mademoiselle Lia Félix ont fait preuve en faveur de l'œuvre de Paul Féval. La pièce est montée, du reste, avec ce soin minutieux et intelligent qu'on trouve toujours à la Gaité.

Nous ne terminerons pas cet article sans dire qu'il est grandement question d'une fête en l'honneur d'Émile Chevê, le vulgarisateur de la musique chiffrée. Ce serait sous les auspices de M. de Morny que s'organiserait cette fête. On couronnera, dit-on, le buste d'Émile Chevê et l'on exécutera une cantate dont les paroles sont de Claude Vignon, et la musique de M. Th. Ritter, le pianiste-compositeur. Toutes nos sympathies sont d'avance acquises à cette manifestation, tardive récompense des nobles efforts d'un homme de génie, qui fut en même temps le plus honnête et le meilleur des hommes.

Robert HYENNE.

LA NOËL SANGLANTE.

(CHRONIQUE NIÇOISE.)

I.

C'était une après-midi du mois de mai de l'année 1621.

Deux hommes gravissaient un sentier, à peine large d'une coudée et qui montait à pic en contournant le flanc de l'âpre colline au sommet de laquelle était juché le château de Thiéry (aujourd'hui une petite ville) entre deux montagnes énormes, l'une la Pinée, l'autre appelée le col du Lo, au milieu des plus sauvages chaînes des Alpes-Maritimes. Ce château de Thiéry, au pied duquel coulait et coule encore, sous prétexte de rivière, un petit torrent nommé l'Ossilagne qui aidait, en ce temps, à rendre sa position plus redoutable, était le séjour préféré des comtes de Beuilles, tout puissants maîtres de ce pays et qui comptaient, également fortifiés par ces formidables bastions alpestres, quatre ou cinq autres châteaux.

Il faisait encore jour sur le versant des collines environnantes; à certains coudes du sentier, par quelques-unes des fissures gigantesques qui s'ouvraient soudainement sur des abîmes insondables à l'œil, on apercevait les derniers rayons du soleil étincelant sur des blocs de glaces presque éternelles dans ces montagnes; mais, au fond du sentier, où marchaient lentement les deux hommes que nous mettons en scène, il faisait nuit presque noire. Ce sentier, en effet, était taillé entre deux masses énormes de rochers le surplombant à plus de deux cents pieds; par endroits, les arbres rabougris qui croissaient au sommet de ces deux murailles géantes entremêlaient leurs branches déjà chargées de pâles feuilles et couvraient de grandes ombres le sol rocheux du chemin.

Les deux hommes marchaient l'un sur les talons de l'autre, le peu de largeur du sentier ne leur permettant pas de se tenir côte à côte. Ils semblaient prendre un soin tout particulier à ne point laisser de distance entre eux. Soit préoccupation d'esprit, soit parti pris de silence, soit enfin qu'ils subissent l'influence de la solennité du lieu où ils se trouvaient, ils arpentaient le

terrain depuis près d'une heure, sans avoir échangé une seule parole. De temps en temps ils levaient les yeux sur les hautes tours du manoir qui les narguait, eût-on dit, se montrant ici et là tantôt à portée de leurs bras, tantôt à des distances énormes, selon le caprice de la route.

Parvenus tout à fait au pied du rocher, piédestal du château, nos deux voyageurs s'arrêtèrent tout court devant le filet d'eau de l'Ossilagne, que quelque fonte de neige avait légèrement grossi.

Le plus jeune des deux, un garçon vigoureusement bâti, large des épaules et des reins, au front arrogant, à l'œil vif et fier, portait un costume mi-guerrier, mi-galantin. La longue épée qui battait sa jambe gauche lui séyait aussi bien que la toque à plume flottante qui couvrait son chef. L'épée, il est vrai, eût exigé le casque plutôt qu'une toque, et la toque eût mieux accompagné une écharpe brodée que le rude ceinturon qui ceignait la taille de ce jeune homme; mais, je l'ai dit, la bigarrure de ce costume lui séyait à merveille; on y retrouvait son caractère tout entier: un mélange de soldat bretailleur et de coureur d'aventures de toutes les sortes.

Le jeune baron André de Laval, fils du comte Annibal Grimaldi de Beuil, était, en effet, ceci et cela. Les deux choses allaient à son humeur et à son courage, à sa beauté et à ses goûts de vingt ans. Sur un mot, il tirait l'épée, et ne la remettait qu'à regret au fourreau; un sourire, un regard, le bruit de deux dés dans un cornet l'entraînaient à l'escalade d'une fenêtre ou à l'assaut d'un tripot.

Pour le moment, il était sevré de toutes aventures, et pour avoir imprudemment abusé, dans une récente occasion, de son épée et de son cœur, il venait de compromettre et sa liberté et l'orgueilleuse puissance de sa maison.

Le compagnon de voyage du baron était un homme de vulgaire encolure, un routier dans toute la force du terme; un de ces hommes faits chiens, avec moins d'in-

telligence peut-être, mais avec autant de fidélité aveugle, à coup sûr, que le plus dévoué d'entre ces animaux dont il avait pris le rôle. Testoris, ainsi se nommait ce serviteur docile, commode et attaché jusqu'à la mort, avait bien une cinquantaine d'années. C'était un morceau de fer de la tête aux pieds, à l'extérieur comme au moral. De même qu'il endossait sa cuirasse, il acceptait une consigne avec laquelle rien n'aurait pu le faire transiger.

Le baron, en voyant les flots gonflés de l'Ossilagne, ne put maîtriser sa mauvaise humeur :

— Ce maudit ruisseau se met-il donc aussi de la partie, et va-t-il nous arrêter dans notre course ?

— Je n'imagine pas que si peu, monseigneur, répondit Testoris, doive nous attarder.

Ce disant, le serviteur s'était approché du torrent et y était entré jusqu'à mi-jambe, en sondant le sol ; puis il s'était penché, pour écouter le bruit des flots, en homme qui savait qu'à l'ampleur de leur voix, il se rendrait compte aisément de la profondeur du torrent et de la rapidité de sa course. Il revint bientôt vers son jeune maître et lui dit :

— Nous pourrions nous hasarder, monseigneur ; à peine en aurons-nous au delà de la ceinture au plus profond du gué. Et, en montant sur mes épaules, vous traverserez l'Ossilagne à sec...

André ne répondit point ; il rêvait. Testoris respecta son silence, que le jeune baron rompit, après quelques minutes, pour demander :

— Crois-tu que je l'aie tué ?

— Votre épée, monseigneur, qui lui a traversé la gorge a séparé la tête du tronc. Il n'a pas poussé un cri, pas fait un mouvement ; en tombant sur le sol, il s'est rompu le crâne comme un flacon de verre qui se brise.

— Peste soit de ma chance ! murmura le baron.

— Que vous l'eussiez blessé seulement au lieu de le tuer, — c'eût été de même. Mais ce qui eût été à souhaiter, monseigneur, c'est que vous ne fussiez pas allé à Nice, et qu'étant allé à Nice, vous ne fussiez pas entré dans cette maudite maison, d'où j'ai vainement tenté de vous arracher.

— Tu as raison, Testoris ; mais je voulais revoir Béatrice ! Dans le ciel sombre de ma vie actuelle, elle est comme une étoile pour moi ! La seule que j'entrevois dans un tout petit pan bleu — celui de l'avenir !

Pour Testoris ce langage un peu mystique était tout au moins du grec ; il se contenta de fixer sur son jeune maître un regard de compassion et de croire qu'une grande douleur venait, évidemment, de s'exhaler du cœur d'André. Et comme celui-ci avait ponctué sa phrase d'un soupir, Testoris soupira, sans bien se rendre compte du pourquoi.

— A l'heure qu'il est, reprit le baron, et du pas dont nous avons marché depuis la soirée d'hier en quittant Nice, nous devons avoir échappé aux poursuites des amis de ma victime.

— Si même une chose m'étonne, observa Testoris avec beaucoup de sens, c'est que l'on n'ait pas inquiété notre fuite, monseigneur, à juger de l'acharnement que l'on montrait après vous et des cris qui s'élevèrent autour du cadavre de votre jeune cousin.

— Ah ! mon pauvre Testoris, je ne suis pas au bout de

mes soucis, et c'est maintenant que les blessures de mon cœur vont saigner. Un double remords ronger ma conscience, car je suis deux fois criminel ; et le plus grand de mes deux crimes est ma trahison involontaire envers mon père.

— M'est avis, monseigneur, que nous serions mieux dans le castel là-haut qu'ici, pour pourvoir au parti que vous déciderez de prendre.

— Soit !

Le jeune baron et Testoris entrèrent dans les flots glacés de l'Ossilagne et gravirent, en le contournant, le rocher à pic où était juché le château de Thiéry.

II.

Le baron de Laval était loin d'avoir apprécié les terribles conséquences de l'aventure dont il commençait, cependant, à entrevoir la gravité. Il convient donc que nous mettions nos lecteurs au courant des événements qui précédèrent notre rencontre avec les deux hommes que nous venons de mettre en scène sur les bords de l'Ossilagne.

Le comte Annibal de Beuil était le dernier rejeton héroïque de cette orgueilleuse et puissante famille des Grimaldi qui, par sa bravoure chevaleresque, depuis cinq ou six siècles, par ses intrigues politiques, par le talent de quelques-uns de ses membres, avait conquis, sur les rivages de la Méditerranée et au milieu des montagnes, une prédominance presque souveraine, et tenait la balance entre la maison de Savoie et la France, envieuses toutes les deux de ce beau comté de Nice.

Le comte Annibal avait sans cesse présente à sa mémoire l'histoire de ses terribles aïeux : grâce aux uns la France avait possédé le comté de Nice ; aux autres, la Savoie le devait. Le comte s'était demandé pourquoi, entre ces deux plaideurs éternels, il ne garderait pas l'huitre pour lui ? Il avait fait ce rêve de royale ambition en étudiant la formidable situation de ses cinq ou six forteresses, nids d'aigle perdus dans les neiges. En comptant ses immenses domaines, il avait monté, degré par degré, l'échelle de ce rêve, et en avait atteint en quelques bonds le sommet périlleux. Le difficile était de s'y maintenir.

Annibal avait mis au service de son ambition une extrême souplesse et un orgueil dans lequel semblaient s'être résumées toutes les traditions de sa famille. Il s'était peint tout d'une pièce dans la devise qu'il avait adoptée :

Io son el conte de Boglio
Che faccio quel che voglio (1).

Il avait accoutumé son fils à se pavaner dans cet exergue de sa vie et lui avait enseigné, dès le bégaiement de l'enfance, cette insolente réplique dont le jeune baron se vantait à l'oreille même du duc de Savoie, son souverain alors, « que sa famille ne relevait que de Dieu et de son épée ». Cette vanterie de style royal devait leur coûter cher, un jour, au père et au fils ; mais en attendant, elle

(1) Je suis le comte de Beuil qui ne fais que ce que je veux.

était comme une graine qui s'en allait faisant son germe dans l'esprit du populaire.

A l'époque des événements que nous avons à raconter, le comte Annibal de Beuil était gouverneur de Nice pour le prince Charles-Emmanuel de Savoie. Un des caractères remarquables de son administration, fort suspecte et fort surveillée à Turin, était un abandon complet de toutes règles et un relâchement, évidemment calculé, de toutes lois, dans le haut comme dans le bas de son autorité. Les duels, les querelles de tripots et les aventures amoureuses étaient à l'ordre du jour et à l'ordre de la nuit. Les rues étaient pleines de batailles, et le sang qui y coulait, les habitants en faisant remonter la responsabilité jusqu'au duc de Savoie; — comme c'est la coutume. Annibal affectait de se laver les mains de tous ces désordres, punissait doucement de son chef, ou demandait plus volontiers grâce pour les coupables et l'obtenait souvent. Si bien que les trouble-fêtes et les ennemis du repos étaient tous de son parti; or, comme il y avait bénéfice évident à être de ceux-là, le nombre en augmentait chaque jour.

Sa race avait, parmi les familles de Nice, un ennemi traditionnel, la famille des Caïs de Rora. Un des ancêtres du comte, voulant agrandir ses domaines, avait enlevé d'assaut le château de Bertrand Caïs, et ayant fait celui-ci prisonnier, lui creva les yeux et le fit périr dans les tortures. Barnabo Grimaldi eut beau se repentir, à son lit de mort, du crime qu'il avait commis et ordonner la restitution de leurs biens à ceux qu'il avait dépouillés, les Caïs ne pardonnèrent pas aux Grimaldi l'attentat dont ils avaient été victimes.

La volonté de Barnabo fut qu'un mariage unit, dès qu'il serait possible, les deux familles. L'occasion s'était présentée plus d'une fois de cimenter cette réconciliation, mais l'outrage était demeuré trop vivant dans le cœur des Caïs pour qu'ils consentissent jamais à pareille alliance, quelque avance qu'eussent faite les Grimaldi pour obéir à la volonté de leur ancêtre; enfin, la haine s'égalisa des deux côtés le jour où Laurent Caïs commit cette odieuse profanation d'entrer dans l'église des Dominicains, où se faisaient les funérailles d'Honoré Grimaldi, le trisaïeul du comte Annibal, de renverser le cercueil où étaient enfermés ses restes, en rappelant aux fils du défunt l'outrage fait à l'un des siens par un de leurs aïeux, et les défiant à venger cette agression de sa part sur un cadavre.

De ce moment, les luttes s'engagèrent sanglantes et incessantes entre les deux familles. Dans une âme hautaine, ardente, énergique comme celle du comte Annibal, une telle haine devait prendre naturellement des proportions gigantesques. Il l'avait prouvé en plus d'une occasion, et se croyait assuré que cet héritage ne faillirait pas entre les mains de son fils André.

Mais le comte Annibal avait compté sans les vingt ans du baron, sans les seize ans et les beaux yeux de Béatrice, la fille de Luigi Caïs, alors intendante pour le prince de Savoie de cette même ville de Nice, dont il était, lui, le gouverneur.

Les deux jeunes gens s'étaient fatalement rencontrés, le soir de la Noël de 1620, devant le porche d'une église,

alors que Béatrice y entra, tenant, comme la blonde Marguerite, son livre d'heures à la main, et toute calme de pureté, pour assister à l'office de nuit. André sortait d'un tripot voisin; il regarda cette belle innocente de la même façon que Faust regarda Marguerite, en victorieux. Ils ne se connaissaient pas. La flamme de leurs yeux se croisa; Béatrice détourna la tête pudiquement. Elle n'entendit pas les malédictions qui se murmuraient autour d'elle, ou, si elle les entendit, elle ne put soupçonner qu'elles s'adressassent à ce beau jeune homme dont le front s'était comme illuminé à son aspect. Béatrice, en levant l'épais rideau qui voilait, comme cela se pratique toujours en Italie, la porte de l'église, toute flamboyante de lumière, et où les têtes ondulaient déjà, pressées comme les flots de la mer, se retourna avant d'entrer et vit le visage de ce jeune homme si près de son épaule qu'elle entendit le souffle de sa respiration. Béatrice rougit, trembla si fort, qu'elle crut défaillir et laissa involontairement tomber le rideau entre elle et sa mère, qui l'accompagnait; elle se trouva une demi-minute en dehors. Ce fut assez de temps pour sentir un baiser brûler sa main et entendre aussi une voix lui dire :

— Qui que vous soyez, je vous donne mon âme et ma vie! Faites-moi l'honneur et la grâce d'espérer que demain je vous reverrai ici, à l'heure du salut.

La mère de Béatrice avait entr'ouvert le rideau pour recevoir dans ses bras sa fille défaillante, avec un masque de pâleur sur le visage. André avait disparu. La foule était si compacte autour des deux jeunes gens, que personne n'avait pu surprendre l'action hardie d'André, ni entendre le mystérieux rendez-vous qu'il avait donné à Béatrice.

Pauvres enfants! que n'étiez-vous venus au monde deux générations plus tôt! Que de sang votre amour eût épargné!

Le jeune baron, élevé dans la haine des Caïs, n'eût pas, certainement, daigné abaisser son regard vers Béatrice, eût-elle été cent fois plus belle, et Béatrice, pour qui le nom de Beuil était le synonyme de crime et de sacrilège, eût préféré mourir plutôt que de laisser les lèvres de cet odieux ennemi effleurer l'épiderme de ses doigts! Mais le hasard avait marié le double éclair échappé des yeux de ces deux inconnus; leur cœur avait reçu le coup de foudre d'une de ces passions soudaines qui ne composent plus avec la raison, ni avec le devoir, ni avec la conscience, et qui immolent deux victimes en leur faisant entrevoir, dans une minute, l'éternité du bonheur.

Un miracle s'était accompli du côté d'André. Au lieu de se rendre au tripot où l'attendaient les dés et les vins d'Italie, il était rentré chez lui rêveur et tout étoilé de poésie, se demandant si le lendemain qu'il avait marqué pour une échéance de félicité arriverait jamais.

Quant à Béatrice, elle avait devant les yeux mille flammes et sur les lèvres ce sourire de la confiance, particulier à la femme qui sent que la vie d'un homme repose en elle. Elle attendait, elle aussi, non pas avec effroi, mais avec impatience, ce lendemain caché dans l'azur et dans l'or du plus beau ciel.

Chemin faisant, et tout frémissants de cette soudaine transformation de leur repos récent en un tumulte dévo-

rant et doux à la fois, André et Béatrice, ignorant mutuellement leur nom, enfonçaient plus avant, par la rêverie, dans leur âme et dans leurs sens cet amour violent dès son aurore. Ce rendez-vous qu'ils s'étaient donné les préoccupait l'un et l'autre et était devenu la pensée dominante en eux, la vie de leur esprit. André se demandait : « Y viendra-t-elle ? » Le doute était son lot naturel, tandis que Béatrice avait l'orgueilleuse gloire de pouvoir se dire : « J'irai et il viendra ! » André avait bien calculé en assignant pour ce rendez-vous le seuil de l'église et l'heure du salut, dans un pays où rien ne pouvait empêcher une fille de se rendre au salut, pas même la crainte, si elle l'avait eue, de faire une rencontre comme celle que désirait Béatrice.

III.

Il existe encore aujourd'hui à Nice, dans ce pâté de ruelles tortueuses et étroites qui composent la vieille ville, et dans la rue Pairolière, que quelques natifs appellent *Parioière*, ce que d'autres traduisent par rue aux paroles, c'est-à-dire aux commérages ; — dans cette rue Pairolière, donc, se trouve un puits qui existait bien avant l'époque où se passe ce récit. Ce puits servait et sert encore quelquefois à alimenter d'eau les habitants du voisinage. A quelques pas de ce puits, au milieu des maisons hautes qui bordent, de chaque côté, cette rue ou ruelle, s'élève une de ces pyramides à cinq ou six étages, à l'aspect misérable et fétide, noire de vétusté ; l'escalier, étroit et roide, uniformément usé dans le milieu et du haut en bas des marches, forme comme une sorte de rigole creusée dans la pierre par le pas. On sent que les siècles ont monté et descendu ces marches dont la première n'est séparée du niveau de la rue que par une porte massive chargée d'un lourd marteau de fer, semblable à un battant de cloche, et à sa partie supérieure d'une solide mais grossière serrurerie, dont les barreaux entrecroisés laissent passer ce qu'il y peut passer d'air et de lumière.

A regarder cette maison extérieurement, du pas de la rue et dans toute sa hauteur, à jeter un coup d'œil sur cet escalier ténébreux, on ne soupçonnerait pas qu'en l'année 1620, c'était là le logis d'un fonctionnaire de l'importance de Luigi Caïs de la Rora, et la poésie se refuse à donner un pareil taudis pour nid à une fille aussi belle que Béatrice. C'était pourtant la vérité ; même en retirant le poids de deux siècles et demi à cette guenille de pierres, nous ne nous l'imaginerions pas beaucoup plus aimable et souriante qu'elle l'est à cette heure.

Le palais des Grimaldi, dont quelques parties ont été conservées, répondait à l'idée qu'on peut se faire de cette puissante famille. En tout cas, il avait pour lui l'avantage de la position ; il regardait en face la mer, et, du seuil de cette demeure au rivage, l'espace était ouvert, le soleil inondait, et, en ses jours de révolte, la Méditerranée pouvait lancer ses lames écumantes jusqu'aux pieds du palais et battre ses portes. C'était le seul ennemi à qui les Grimaldi permirent de les venir braver de si près. Cela caractérisait assez bien cette orgueilleuse et chevaleresque famille, alors que celle des Lescaris elle-même, son illustre

alliée, s'était réfugiée dans le centre de la ville, non loin de ce taudis où nous avons découvert la logette de cette belle Béatrice de Caïs. Seulement, la demeure des Lescaris, que l'on retrouve intacte encore aujourd'hui, était un palais princier, magnifique perle perdue dans une rue noire et entourée de masures et dont les riches fouillures et les balcons vénitiens sont actuellement un digne objet d'admiration.

Le lieu où s'élevait le palais Grimaldi s'appelle aujourd'hui le Cours, et un triple bouclier l'abrite contre les coups de mer. Quiconque connaît Nice sait que du puits de la rue Pairolière au Cours, en suivant en ligne droite, autant qu'on peut le dire en parlant des rues courbes de la vieille ville, il n'y a guère pour plus de dix minutes de marche, et que le bruit d'une émeute accompagnée d'un vigoureux charivari se pouvait parfaitement entendre d'un point à l'autre.

Or, quelques instants s'étaient à peine écoulés depuis la rencontre nocturne d'André et de Béatrice au seuil de l'église. Chacun d'eux rentrait tout rayonnant de ses rêves et de son espoir, l'un dans ce palais, l'autre dans ce taudis, somptueux pour l'époque, et que nous avons esquissés, lorsqu'un formidable chœur de voix s'éleva dans le voisinage du puits de la rue Pairolière, sous les croisées de l'intendant de Caïs, dont le nom retentissait au milieu des éclats d'un *tutti* d'instruments charivariques ; un tonnerre de malédictions avinées monta du pavé aux étages de la maison, et une décharge de pierres en cribla les croisées.

Autant l'administration du comte Annibal de Beuil se distinguait par un laisser-aller assez habilement calculé, autant l'intendant de Caïs montrait dans l'exercice de ses fonctions de droiture et de rigueur ; le contraste n'était pas à son avantage aux yeux du public, et la population remuante de Nice, à qui le gouverneur se montrait si indulgent, trouvait excessif et odieux que l'intendant remplît son devoir. Peu à peu la haine contre lui avait pris des proportions inquiétantes, et l'on ne sait à quoi attribuer que le populaire, qui était à peu près certain de l'impunité, eût tant tardé à se livrer à quelque acte de violence sur Luigi Caïs ; l'occasion seule paraissait avoir manqué. Il ne fallait qu'une étincelle pour mettre le feu aux poudres ; l'étincelle partit de la tête de quelques garnements.

En effet, une troupe de jeunes gens se rendant à un de ces réveillons, toujours en honneur à Nice, trouvèrent close la porte du cabaret où ils allèrent frapper ; il en fut ainsi d'un second, puis d'un troisième. Ils apprirent, enfin, que, par ordre de l'intendant, toute permission de régaler le public à la nuit de Noël n'avait été accordée qu'aux cabaretiers qui payeraient une redevance à la caisse de la ville. Plusieurs préférèrent y renoncer. Les jeunes gens, déçus dans leurs espérances, apprirent cette nouvelle à quelques pas de la maison de Caïs. Le rassemblement des mécontents se forma autour du puits ; les têtes ne tardèrent pas à s'échauffer ; des sarcasmes, on passa aux réclamations à haute voix ; des réclamations aux injures, des injures aux manifestations. Le *crescendo* suivait le grossissement de la foule. Bientôt, les boutiques fermées par ordre de l'intendant furent enfoncées, et les casseroles

oisives à côté de leurs fourneaux vides passèrent de la cuisine dans la rue et furent utilisées comme elles ne s'y attendaient pas.

Ce bruit formidable tomba comme un sinistre écho par-dessus les murailles du palais Grimaldi et réveilla André de son rêve. Le nom de l'intendant arriva distinctement à son oreille et le piqua comme un aiguillon. Il ne pouvait se méprendre sur la cause de ces cris; il ne s'imagina pas que l'enthousiasme populaire y fût pour quelque chose; et, puisqu'il y avait un mauvais parti à faire à Luigi Caïs, André se sentait d'humeur à y mettre son grain. L' amoureux secoua sa poésie, jeta son rêve au vent et courut à ce vacarme comme un soldat à la bataille. En même temps qu'André sortait du palais, deux officiers y arrivaient pour prendre les ordres du gouverneur, afin d'agir contre cette émeute devenue menaçante.

— C'est une affaire de casseroles, répondit le comte de Beuil enchanté de savoir son ennemi aux prises avec un danger; les épées ne sont point faites pour se mesurer avec des broches et des cuillers à pots! Qui a péché par la casserole doit périr par la casserole. Laissez faire. — C'est un jeu d'enfants qui tombera comme l'écume de la marmite.

Ce jeu d'enfants avait pris les proportions d'une petite bataille. Quelques horions avaient été échangés, et André arriva juste pour apporter l'appoint de son enthousiasme turbulent. Il fendit comme un orage la foule qui l'acclama, se trouva à la tête des perturbateurs, et, comme s'il s'agissait d'une redoute à enlever, se lança à l'assaut de la maison de Luigi Caïs, — ce qu'avant son arrivée personne n'avait osé tenter. — L'exemple porta son fruit. Le grincement des casseroles cessa; les coups de pommeaux d'épée et de hache résonnèrent contre la porte qui, bientôt, vola en éclats. Mais, en même temps, les soldats de garde étaient arrivés. Le gouverneur avait bien voulu ne pas donner d'ordre; mais il n'avait pas défendu que les officiers prissent sur eux d'en donner à leurs soldats. Une rixe assez violente s'ensuivit sur les premières marches de cet escalier livré aux assiégeants, rixe à laquelle André prit sa large part en invoquant ses qualités — et beaucoup son épée — pour intimider les opposants, définitivement repoussés et réduits à aller chercher du renfort.

Le jeune baron, tête nue, les habits débraillés, le visage animé par l'ardeur du combat et aussi par la joie d'humilier et de molester un Caïs, escalada les marches de l'escalier, enfonça d'un vigoureux coup de talon la première porte qui lui présentait de la résistance et entra, l'épée au poing, dans une chambre, où le spectacle le plus inattendu s'offrit à son regard.

Sur un siège à moitié renversé, un homme d'une cinquantaine d'années, qu'une heure d'angoisses venait de vieillir de vingt ans, était tombé épuisé, l'œil hagard, à moitié fou. A ses pieds, une femme pâle, haletante, s'efforçait de le rappeler à la vie, pendant qu'une jeune fille, le

visage inondé de larmes, couvrait de baisers la tête de ce mort à la raison. André poussa un cri, et son épée trembla dans sa main.

— Mon père! — dit Béatrice en apercevant André — voilà quelqu'un qui va nous protéger et nous sauver!

Béatrice fit un pas pour courir au-devant d'André; deux mains la retinrent: celle de la mère, qui s'était dressée subitement, et celle de Luigi Caïs, dont un éclair traversa le regard.

— Misérable! cria l'intendant en voulant s'élaner sur le baron.

— Ah! le fils d'un Grimaldi! murmura madame Caïs en jetant un sourire de dédain sur André.

Cette indignation et ce dédain à l'adresse du jeune homme en qui elle avait vu tout naturellement un sauveur, et surtout le nom odieux que venait de prononcer sa mère, paralysèrent Béatrice.

Eh quoi! c'était à un implacable ennemi de sa famille, au fils du comte de Beuil, l'auteur peut-être de cet attentat, qu'elle avait donné, dans un élan irrésistible, la première fleur de son âme! Béatrice ne pouvait s'imaginer que ce regard qui s'était croisé avec le sien il y avait deux heures à peine, que cette main dont le contact avait brûlé la sienne, que cette lèvre qui l'avait appelée à un rendez-vous pour le lendemain, l'eussent trompée et trahie! Il y a de la prescience dans la conviction de la candeur; or, je ne sais quoi de généreux, je ne sais quelle espérance la poussa à intervenir entre son père furieux et André.

— N'est-ce pas, monsieur, dit-elle à André, que vous venez ici pour nous protéger et pour nous sauver?

André sentait sur ses talons la meute qui l'avait suivi à la curée de cette vengeance; il hésita à répondre.

— Vous ne dites rien! s'écria Béatrice pâlisant en voyant cette marée montante de visages exaspérés, de bras armés, de regards insolents qui la menaçait.

Un chœur de rires et de hurlements éclata à ces paroles de la jeune fille. En même temps, Luigi Caïs, sentant la poignée d'une épée sous sa main, la saisit, se dressa comme le spectre du désespoir et se rua sur André comme un tigre sur sa proie.

Le jeune baron fit deux pas en arrière, en croisant son épée, non pas même pour se défendre, mais pour écarter l'arme de Caïs. Celui-ci, ivre de colère, n'entendait ni les supplications de sa fille, ni les rires de ses ennemis; il se porta de nouveau en avant et lança une vigoureuse attaque à André, qui recula encore en écartant la lame de Caïs. A ce moment, un des violateurs de ce domicile, où ils venaient de porter le trouble et le désordre, sortit des rangs et se plaçant brutalement devant André:

— Dans quel but ménagez-vous donc ce coquin?

X. EYMA.

(La fin au prochain numéro.)